

## MANILLE, PHILIPPINES

### Janvier 1943

Les premiers rayons du soleil caressaient le visage de bronze de Gregorio Aglipay<sup>1</sup>, dont le buste reposait sur un guéridon en bois exotique incrusté de nacre de coquillage. Perdu dans ses pensées, Joseph, dont le prénom se prononçait « Yosep », contemplait le haut plafond de la chambre, conscient de sa chance d'habiter l'immeuble art déco Pérez Samanillo, dans le quartier de Binondo. Quinze ans plus tôt, le bâtiment dessiné par l'architecte Andres Luna de San Pedro avait fait disparaître le long bâtiment de type espagnol à un seul étage du Silver Dollar Saloon à l'interminable bar en acajou tapissé de dollars en argent. Les temps avaient changé.

Plus haut bâtiment de Manille lors de son achèvement, en 1928, le Samanillo se démarquait par ses hautes et larges fenêtres et les tours carrées surplombant sa façade en son centre et à ses extrémités. Connu pour sa concentration en marchands immigrés, le quartier devait principalement sa création à des Chinois de la province du Fujian ayant fait fortune grâce au commerce des galions espagnols reliant Manille à Acapulco, au Mexique.

---

<sup>1</sup>Gregorio Aglipay Cruz y Labayan est le premier chef de l'église nationale catholique indépendante des Philippines (*Iglesia Filipina Independiente*). Le sculpteur Guillermo Estrella Tolentino a réalisé un buste de cet ancien prêtre catholique dans les années 20.

Sous le regard perçant et volontaire de José Rizal<sup>2</sup>, dont le portrait trônait au-dessus du large lit de bois rouge sculpté, Joseph contempla quelques instants le visage d'ange de Gabriela, noyé dans une chevelure au noir presque bleu. La faim, qui dévorait son corps maigre et sculpté, le força à se lever. Rien ne le pressait plus depuis l'invasion japonaise. Stoppée nette, la fièvre du développement, qui lustrait la « perle de l'Orient » depuis des décennies, laissait place à un désœuvrement assommant pour les architectes de cette capitale, habitués à s'affairer du matin au soir.

De discrets bruits de vaisselle lui parvenaient de la cuisine. Ayant dormi nu à cause de la chaleur, il enfila un fin pantalon en toile de sac à farine et se dirigea vers la salle de bain, sobre et vaste. Passant sous l'imposte vitrée de nacre qui surplombait l'entrée de la chambre, il aperçut Concepción, la katulong<sup>3</sup>, qui portait le petit-déjeuner dans la petite salle à manger, la grande n'étant utilisée que pour recevoir. Le large miroir lui montrait une image qui le satisfaisait, il était plutôt bel homme, les traits fins malgré un visage asiatique un peu carré. Après sa toilette, il passa un léger pantalon de ville blanc et un maillot de corps sans manches, puis se dirigea pieds nus vers la petite pièce dont la fenêtre donnait sur la rue.

En traversant le salon, il croisa Concepción, de dix ans son aînée, qu'il avait, pour ainsi dire, achetée avec les murs puisqu'elle travaillait pour les anciens propriétaires. De son large sourire qui dévoilait une dentition parfaite et lui faisait plisser les yeux, elle le salua et lui indiqua que son petit-déjeuner était servi.

---

<sup>2</sup>José Protacio Mercado Rizal y Alonso Realonda (1861-1896) est un héros national philippin. Poète, romancier, artiste, linguiste et médecin (chirurgien, ophtalmologue), il lutta pour l'émancipation du peuple philippin durant la colonisation espagnole et fut exécuté à 35 ans.

<sup>3</sup>Katulong : domestique aux Philippines

D'un pas léger et plein de déférence, sa silhouette courte et fine disparut à nouveau dans la cuisine au sol en marbre gris de Romblon<sup>4</sup>d'où s'exhalaient les parfums du sinangag<sup>5</sup>, le petit-déjeuner favori de Gabriela. Joseph aimait marcher pieds nus sur les tapis chinois couleur corail à dragons en laine et soie du salon. Meublé dans le style colonial espagnol, son haut plafond mettait en valeur les meubles en narra<sup>6</sup>, les tableaux colorés d'artistes locaux et les vases de Chine en porcelaine de Canton aux tons grenat, vert émeraude et bleu saphir.

Dans la salle à manger, Le Manila Bulletin du jour reposait sur une table de manguier à côté de son café, d'une petite corbeille de pandesals<sup>7</sup> et de son paquet de cigarettes. La censure japonaise avait réduit le quotidien à sa plus simple expression, le transformant en feuille de chou. L'occupant craignait que n'y soient dissimulés des messages codés ennemis. Quant aux pandesals, Joseph les accueillit avec une joie non dissimulée tant ils devenaient une denrée rare. Les officiers japonais en raffolaient et les faisaient réquisitionner par caisses entières.

Une brise venue de la mer entra par la fenêtre aux dimensions magistrales, rendant la chaleur supportable. Elle apportait les odeurs de la ville et le son des commerces qui s'animaient. Quatre étages plus bas, la rue Escolta s'éveillait doucement. Le carburant, confisqué par l'armée japonaise, se faisait rare, et les belles américaines roulaient moins, remplacées par les bus au charbon, le transvia, un tramway tracté par des chevaux, et les calèches traditionnelles.

---

<sup>4</sup>Romblon : l'archipel des Romblon est situé au sud des Philippines.

<sup>5</sup>Sinangag : riz cuit frit dans un wok avec de l'ail.

<sup>6</sup>Narra : bois rouge ou rose, souvent mêlé de jaune, du Sandragon, arbre à feuilles caduques, dont l'exportation a été interdite en 1987.

<sup>7</sup>Pandesal ou pan de sal : petite boule de pain au beurre, moelleuse et légèrement sucrée.

La musique américaine avait disparu et manquait à Joseph, celle de Glenn Miller, Tommy Dorsey ou Count Basie. Ceux qui possédaient un gramophone n'osaient plus passer de disques, préférant les cacher. Il se laissa bercer mentalement par Moonlight Serenade, une ballade de Glenn Miller qui avait fait un tabac dès sa sortie, quatre ans plus tôt.

Vers midi, l'agitation serait à son comble. Le bâtiment abritant la quincaillerie American Hardware, converti en restaurant pour les troupes japonaises, attirerait comme un aimant une partie des soldats présents dans la capitale. Quant au grand magasin Heacock's, les Japonais l'avaient converti en galerie d'exposition de propagande plus ou moins artistique sur le thème de l'effort de guerre. Des photos prises sur divers fronts et affublées de légendes en gros caractères japonais en décoraient les vitrines.

Joseph tira délicatement une cigarette South Sea, produite par la International Tobacco Company de Manille et l'alluma avec son briquet Zippo. Ces cigarettes modernes lui conféraient plus de prestance et de modernité que celles produites par les marques locales Alhambra ou La Campana.

Il posa le fin paquet de South Sea, décoré d'une baie rocheuse, songeant à la charge émotionnelle contenue dans ce briquet offert un an plus tôt à son cousin Emilio par un soldat américain rescapé de « la marche de la mort » de Bataan<sup>8</sup>. Tombé à terre à cause de l'épuisement, un camion militaire japonais était passé volontairement sur son corps, mais ne l'avait pas tué, le sol étant meuble à cet endroit de la piste.

---

<sup>8</sup>Marche de la mort : Marche forcée d'environ 80 000 prisonniers de guerre américains sur 97 km, torturés par les soldats japonais tout au long du trajet les menant vers un camp d'internement, après la bataille de Bataan, entre le 9 avril et le 1<sup>er</sup> mai 1942. Elle fera 20 000 morts dans leurs rangs. La péninsule de Bataan fait face à Manille, dont elle est séparée par une baie.

L'essieu avant avait seulement arraché sa veste et la peau de son dos et des soldats de la 14<sup>ème</sup> armée japonaise avaient poussé dans le fossé ce qu'ils pensaient être son cadavre. Emilio, présent sur les lieux, se doutait que l'américain avait survécu. La gigantesque colonne de prisonniers passée, il avait attendu la tombée de la nuit pour le secourir. Caché et soigné dans une petite habitation traditionnelle de bambou dissimulée dans la pente luxuriante du mont Samat, le soldat américain avait offert à Emilio le seul objet qu'il possédait.

Joseph se signa et fit une courte prière pour le salut de l'américain dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis la dernière visite d'Emilio, six mois plus tôt. Les exactions commises par les envahisseurs ne facilitaient pas les déplacements à Luçon, l'île principale des Philippines.

Entre deux articles imposés par la propagande nipponne à la gloire de « l'empire du milieu », le journal ne contenait pas grand-chose. Perdu dans ses pensées, à demi allongé sur sa chaise, Joseph attendait le jour où les affaires reprendraient enfin. Il profitait de ce désœuvrement pour réfléchir à son projet d'habitations pour déshérités, dans les faubourgs de Manille.

Le développement de Maynila<sup>9</sup> avait fait naître des inégalités criantes parmi sa population, régulièrement livrée aux inondations. Il convenait en premier lieu de réaliser d'importants travaux de drainage dans la capitale, édifiée sur une vaste plaine exposée aux pluies torrentielles. Exutoire entre le gigantesque lac Laguna de Bay et la baie de Manille, la rivière Pasig, qui traversait la ville, noyait rapidement les rues en période de mousson et de typhons.

---

<sup>9</sup>Maynila, nom de Manille en tagalog (dialecte principal des Philippines) signifie couvert de nila (ou nilad), une plante à fleurs jaunes et blanches de la famille des rubiacées qui abondait sur les rives de la rivière Pasig.

Le réservoir de Novaliches, au nord de la baie de Manille, ainsi que le lac de cratère du volcan Taal ajoutaient encore de colossales masses d'eau à la région. Sans compter les nombreux autres cours d'eau sillonnant le site, dont les rivières Marikina et San Juan. Les zones marécageuses bordant la cité étaient quadrillées de canaux, les esteros, nommés Tripa de Galineas, ou « tripes de poulet », sur la rive gauche de la rivière Pasig. Des étangs destinés à l'élevage de poissons ou utilisés comme marais salants encadraient Manille au nord et au sud.

Joseph songeait aux bouleversements qu'avait connus son archipel natal aux sept mille îles, forgeant durant près de quatre siècles les Philippines du XX<sup>ème</sup> siècle. Espagnoles de 1565<sup>10</sup> à 1898, vendues pour vingt millions de dollars aux États-Unis, ses influences hispaniques largement mexicaines, le pays dépendant du vice-roi du Mexique durant la colonisation espagnole, s'étaient mêlées à la culture américaine, vecteur de modernité. En somme, les Philippines ressemblaient à s'y méprendre à un morceau d'Amérique du Sud échoué en Asie du Sud-Est.

Un rugissement rompit soudain la tranquillité relative de cette matinée ensoleillée, bientôt suivi par d'autres, plus rapprochés et amplifiés par les hautes façades de la rue Escolta. Joseph se leva, jetant un œil inquiet au-dessus du balcon. Trois tanketees<sup>11</sup> au camouflage brun, vert et jaune pâle venaient de s'engager dans la rue Escolta, tous surmontés d'un soldat japonais droit comme une figurine et dont les jambes disparaissaient dans la petite tourelle blindée.

---

<sup>10</sup>Manille fut fondée en 1571 par Miguel López de Legazpi, un conquistador basque-espagnol.

<sup>11</sup>tanketee (chenillette) : véhicule de combat chenillé légèrement, armé et blindé, ressemblant à un char miniature de la taille d'une voiture.

Les chars de poche flambant neufs à la peinture impeccable se déplaçaient lentement et fièrement tels des jouets détraqués, leur effroyable vacarme jurant avec leur taille ridicule. Joseph ne supportait plus cette armée japonaise et sa police militaire envahissant les rues. Était-ce nécessaire d'y promener des chars ? Tout le raffinement apporté par trois cents ans de colonisation espagnole puis le demi-siècle américain était emporté par une nouvelle puissance, voisine. L'autonomie partielle accordée par les États-Unis en 1935 en vue de l'indépendance complète des Philippines prévue pour 1946 se trouvait maintenant interrompue par l'occupation japonaise... L'Amérique abandonnerait-elle au Japon cette position stratégique en Asie du Sud Est ? Certainement pas ! Joseph le savait, Manille, où les Japonais se barricadaient, paierait le prix fort pour sa délivrance...

C'était écrit : « I came through and I shall return ! »<sup>12</sup> avait déclaré le Général MacArthur à son arrivée en Australie. Battu à Bataan, il avait dû s'échapper des Philippines, abandonnant l'île de Corregidor à l'ennemi nippon.

Le vacarme des jouets japonais s'éloignait. Ils avaient certainement réveillé Gabriela. Joseph se prit à penser que sa jeune épouse, bercée dans le nationalisme philippin depuis son enfance, avait peut-être raison. Tout ce qu'apportaient les étrangers finissait par se payer cher, était repris ou détruit un jour ou l'autre. Fallait-il pour autant regretter la société qui existait avant même la naissance des Philippines ? Sans doute pas, du moins pas pour les classes les plus aisées, dont ils faisaient partie. Une vie tribale et préhistorique ne nourrissait aucun fantasme dans son esprit raffiné et civilisé. Ce qui toutefois n'enlevait rien au prestige d'un José Rizal, d'un

---

<sup>12</sup>« Je suis passé et je reviendrai ! »

Andrès Bonifacio<sup>13</sup> ou d'une Gabriela Silang<sup>14</sup>.

Joseph entendit frapper à la porte, puis Concepción parler avec une inconnue. Quittant la petite salle-à-manger, il se trouva immédiatement face à une femme d'une vingtaine d'années à l'allure particulièrement vulgaire et dont le regard farouche s'attardait sur la collection de kris<sup>15</sup> exposée sur l'un des murs du salon. Habillée d'une jupe trop courte, elle avait quelque chose de négligé qui jurait avec le genre qu'elle pensait sans doute se donner. Ses yeux noirs au blanc taché de jaune qui semblaient éteints et fatigués malmenaient un visage plutôt joli.

— Excusez-moi Monsieur Joseph, voici Mademoiselle Lucia, elle a quelque chose d'urgent à vous dire, annonça Concepción, contrariée par l'intrusion.

Joseph s'en souvenait à présent, cette Lucia n'était autre qu'une prostituée sulfureuse travaillant au night-club installé depuis peu au Crystal Arcade<sup>16</sup> et dans les clubs et hôtels des environs du boulevard Dewey, rebaptisé Heiwa<sup>17</sup> par l'occupant japonais avec lequel elle fricotait.

— Bonjour Mademoiselle, de quoi s'agit-il ?

— Bonjour, je dois parler en privé, lâcha-t-elle en jetant un regard méprisant à la katulong.

Concepción s'éclipsa aussitôt, ne souhaitant pas que son jeune maître le lui demande devant la prostituée.

— Un officier japonais veut te voir tout de suite, c'est pour une affaire importante ! lança-t-elle abruptement, fière

---

<sup>13</sup>Andrès Bonifacio y de Castro (1863-1897): autre chef de la révolution philippine contre le gouvernement colonial espagnol

<sup>14</sup>María Josefa Gabriela CariñoSilang (1731-1763) : première femme ayant mené une révolution contre l'occupant espagnol.

<sup>15</sup>Kris : dague à lame droite ou sinueuse originaire de l'île de Java et typique du monde malais. On lui prête des pouvoirs magiques.

<sup>16</sup>Palace art déco de la rue Escolta, inauguré en 1932 et qui abrita la bourse.

<sup>17</sup>Cette avenue bordant la baie de Manille est aujourd'hui le Boulevard Roxas (depuis 1960).



d'assigner un notable à comparaître, et tutoyant Joseph, contrairement aux usages philippins. S'affranchissant des règles incontournables du respect, Lucia n'avait pas utilisé le mot « Po<sup>18</sup> » en s'adressant à lui.

— Un officier japonais ?... Répéta-t-il, autant déstabilisé par la familiarité insultante de la jeune femme que par l'information elle-même.

— Oui, suis-moi, il faut se dépêcher !

— Et pour quelle raison ? demanda-t-il d'une voix qui, malgré ses efforts pour la dissimuler, trahissait son inquiétude.

— C'est très important, c'est tout ce que je sais. On y va ?!

— Comment s'appelle-t-il ? s'enquit Joseph, se disant que si Lucia ne répondait pas spontanément, cela signifierait sans doute qu'il s'agissait d'un traquenard.

— Akito...

— C'est tout ?

— Je ne sais pas, je le connais juste comme Akito. Tu devrais te dépêcher parce qu'il ne sera pas content si tu le fais attendre !

— Et où est-il ?

— Au Banzaï, à côté du Nippon Bazar.

— Bon, va lui dire que j'arrive d'ici dix minutes.

Vexée d'être renvoyée ainsi, la fille de mauvaises mœurs lui tourna le dos et regagna les escaliers, non sans jeter un dernier regard à la décoration raffinée du salon.

Pas plus qu'il ne souhaitait qu'on la sache chez lui plus de quelques minutes Joseph ne désirait s'afficher avec elle dans la rue. Le Banzaï, un minuscule snack-bar, se trouvait place Moraga, au bout de la rue Escolta, face au Jones bridge, le pont enjambant la rivière Pasig en direction d'Intramuros<sup>19</sup>.

---

<sup>18</sup>« Po », souvent placé en fin de phrase, doit être utilisé en tagalog lorsqu'on s'adresse à une personne plus âgée ou d'un rang social plus élevé.

<sup>19</sup>Le vieux Manille fortifié espagnol.

Le Banzai ne disait rien qui vaille à Joseph. Tenu jusqu'à une date récente par Tita Akiko, surnommée « Titako », une « hojin »<sup>20</sup> vivant à Manille de longue date et appréciée de tous, si bien qu'elle avait reçu ce titre affectueux de « Tita », qui signifiait « tante ». Les soldats japonais s'y pressaient aujourd'hui pour y acheter des crèmes glacées tandis que les habitants du quartier l'avaient déserté. En effet, Titako, qui affichait depuis peu ses beaux galons d'officier sur son uniforme du Kempeitai<sup>21</sup>, n'avait plus le temps de vendre des glaces ou des portions de nouilles sautées.

De nombreux ressortissants japonais de Manille étaient mis à contribution par l'occupant. Certains s'y prêtaient sans grande conviction tandis que d'autres n'y voyaient que la continuation de leurs activités clandestines d'espion japonais.

— N'y va pas ! objecta Gabriela, qui avait tout entendu. Ils vont t'envoyer au camp d'internement de Santo Tomas ! cria-t-elle en entrant dans le salon.

— Mais non, voyons, ce camp n'accueille que les Américains ou les étrangers, pas les Philippins !

— Alors ils te tortureront à Fort Santiago ! Comme Berg !

— Ernest Berg est un étranger, un Allemand ! Ils l'ont arrêté à cause de « l'étoile rouge », le nom de ses magasins de pièces pour automobiles. Ces idiots pensent que le logo qui orne ses batteries de voiture a quelque chose à voir avec la Russie<sup>22</sup>...

— Qu'est-ce qu'ils te veulent alors ?

— Aucune idée, sans doute ont-ils besoin d'un architecte.

---

<sup>20</sup>Nom donné aux immigrés japonais par les Philippins. Ils étaient 5000 à Manille, sous l'occupation japonaise.

<sup>21</sup>Kempeitai : surnommée la Gestapo japonaise, il s'agit de la police militaire de l'armée impériale du Japon. Créée en 1881 sur le modèle de la gendarmerie française, elle servit de police secrète, destinée à traquer les opposants politiques.

<sup>22</sup>La Russie était l'alliée des États-Unis lors de la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale.

— Pourquoi toi ?

— C'est aussi la question que je me pose, il y en a d'autres et de bien plus réputés que moi, comme Andres de San Pedro, qui a dessiné notre immeuble, ainsi que le Crystal Arcade...

— Toi aussi, tu as fait des choses !

— Peut-être, mais je suis au début de ma carrière. Il s'agit certainement de travaux sans envergure, d'aménagements militaires... Nous sommes en pleine guerre, qui sait si Manille ne sera pas rasée dans un mois !

— J'ai un mauvais pressentiment Joseph. On parle de travaux forcés dans des grottes, autour de la ville. Le prince Takeda et le « petit empereur »<sup>23</sup> feraient creuser des caches partout dans le pays et exécuteraient les ouvriers. Il paraît que des gens ont été enterrés vivants !

— Je sais, mais ce sont des rumeurs, on ne sait pas vraiment ce qu'il en est. De toute façon, je n'ai pas le choix. Si je n'y vais pas, ils m'y conduiront du bout de leurs baïonnettes. Si je fuis et qu'ils me retrouvent, ce sera pire.

— Je viens avec toi ! s'écria Gabriela, ses yeux noirs pleins d'inquiétude.

— Non, je préfère qu'on ne te voie pas, on ne sait jamais avec les Japonais. Si tu plais à cet officier, ou à un autre, qui sait ce qu'il adviendra. Je serai tué et il t'emmènera.

— Alors reviens vite ! Je ne bouge pas d'ici jusqu'à ton retour.

— À très vite, ne t'inquiète pas ! lança Joseph tout en retirant son maillot de corps.

Il enfila une chemise blanche sur laquelle il noua une cravate avant de passer une veste légère de couleur crème. Puis il mit de fines chaussettes et ses belles chaussures de ville,

---

<sup>23</sup>Surnommé le « petit empereur », Ben Valmores était le valet philippin du prince Takeda (1909-1992) : cousin de l'empereur du Japon Hirohito et maître d'œuvre de l'opération Lys d'Or, destinée à piller les richesses des pays conquis.

achetées chez Walk-Over, le chausseur le plus réputé de la capitale. Il comptait s'afficher en homme respectable, espérant que cela inciterait l'occupant à le traiter avec courtoisie. Une fois seul, descendant les beaux escaliers art déco du Samanillo, il dut s'avouer qu'il n'en menait tout de même pas large. Avait-il été dénoncé comme espion à la solde des américains ou autre invraisemblance puérile dont les Japonais s'avéraient friands ?

Peu importait la vérité, le simple fait d'être accusé ou suspecté suffisait pour être copieusement torturé. Fort Santiago... « La Fuerza de Santiago », l'idée qu'il puisse y être envoyé le fit frémir. La triste citadelle de pierre, en forme de triangle et à la sinistre réputation, ne se trouvait pas à plus de cinq cents mètres de chez lui, au bord de la rivière Pasig, non loin du port dont il avait constitué la défense principale sous les Espagnols. Le héros national José Rizal y avait vécu ses dernières heures avant d'être exécuté. Aujourd'hui, les Japonais y emprisonnaient, torturaient et assassinaient allègrement n'importe qui.

Les sabots des chevaux faisaient sonner les pavés de la rue Escolta, remontée par deux calèches. A peine un pied dehors, Joseph vit trois fantassins japonais qui arrivaient à sa hauteur.

Ils le croisèrent sans le regarder, plaisantant entre eux, une crème glacée à la main. « Ils ne sont pas là pour moi, tant mieux », souffla le jeune architecte, songeant que les soldats venaient probablement de chez Titako.

Mont Samat, Bataan



Fort Santiago, Manille

